

somme malgré les sollicitations, les pressions ou les menaces; mais cela suffit pour maquiller les faits, garder "la mesure", et rendre, par des précautions appropriées, la peau des victimes aussi oublieuse que l'esprit des tortionnaires. Le sadisme déjoue parfois leurs calculs et laisse des signatures non équivoques comme on nous l'a montré, documents à l'appui.

Pourtant, la preuve demeure souvent si difficile à faire, indépendamment du contexte, qu'on suggère de relever plutôt le caractère méthodique de la progression dans la torture, une progression aujourd'hui très à point, et qui a le caractère universel d'une science. On la retrouve clairement dans la pratique de plus de 65 pays notamment en Amérique du Sud et dans les autres États du tiers monde, sans compter les autres qui en ont tous les indices — et qui peuvent compter, à l'occasion, sur "l'avance technique" des pays dits développés.

Le pire est l'accent mis sur l'aspect psychologique de la torture, sur la culture systématique de l'angoisse pour que l'anticipation dépasse encore la réalité possible; et le souci abject d'enlever aux victimes tout sentiment de dignité personnelle à force de les avilir.

L'autre aspect déconcertant de cette journée, c'est de constater que, par défaut d'organisation adéquate, de diligence ou de compréhension de leur situation réelle, on peut prolonger involontairement, et on prolonge en fait, l'angoisse de ceux qu'on accueille au sortir de cet enfer de la torture, bien planifié, lui, méthodique et expéditif. Car, comme l'ont bien montré les médecins présents, les gens torturés gardent dans leur esprit des blessures autrement longues à guérir que celles de leur chair, qui peuvent, en quelques mois, devenir aussi pâles que celles d'un suaire. On ne peut décemment les recevoir comme n'importe quel immigrant, les soumet-

tre à la série des examens de routine, à la sélection en fonction de nos besoins, aux délais de procédure qui peuvent durer, nous a-t-on dit, jusqu'à un an et demi ou deux ans.

Or l'affluence croissante des réfugiés, demeure encore, au moins sur ce continent, un fait nouveau, non prévu dans nos lois d'immigration. En conséquence, jusqu'à récemment, on avait plus de chances d'obtenir le statut de réfugié par une entrée illégale au pays. Et durant cette période d'attente dans l'insécurité totale, hantés par la pensée de se voir éventuellement retournés dans leur pays, les réfugiés se trouvent confinés dans une sorte d'inexistence juridique; sans moyens propres de subsistance, encore sans amis, souvent sans beaucoup de moyens de communication, ils n'ont aucun droit non plus aux services ordinaires de la communauté: aide juridique, assurance-maladie etc., à la merci du bon vouloir de tout le monde, comme des choses qu'on peut oublier. Malgré les efforts et les attentions de beaucoup de personnes dans les différents services — avec la méfiance compréhensible qu'inspire tout uniforme à ceux qui ont subi la torture — à moins de remanier sérieusement nos lois, le système finira toujours par déjouer la générosité.

En fin de journée, il y eut quelques ateliers pour examiner les mesures les plus urgentes pour améliorer nos règles d'accueil, prévenir l'expansion de la torture dans le monde et toute collaboration médicale à ces sévices. On a rappelé aussi les germes de cruauté et de violence qui sommeillent en tout groupe humain, leurs premières manifestations et les conditions sociales qui en favorisent le développement. Il ne faut pas refuser de les connaître autour de soi.

Roger Marcotte

DES ATTIKAMEK ET DES MONTAGNAIS À MONTRÉAL

Les 2 et 3 mai dernier, au Pavillon Judith-Jasmin de l'Université du Québec à Montréal, se tenait une rencontre ayant des allures de première; une quinzaine d'hommes et de femmes des régions du Saint-Maurice (Attikamek) et de la Côte-Nord (Montagnais) ont causé, durant environ dix heures, avec un auditoire de près de quatre cents non-indiens. Un service de traduction simultanée donnant accès en montagnais, en français, en Attikamek et en anglais à tout ce qui se disait, les Indiens et les Indiennes purent exposer dans leurs langues les divers points de vue de leurs peuples. À travers les propos d'ainés tels Matthieu André (Schefferville), Christine Vollant (Maliotenam), Barnabé Vachon (Betsiamit), etc., l'auditoire a pu prendre la mesure concrète du rythme de pensée de ces gens, et du type de rapports qu'ils entretiennent avec la terre. Les plus jeunes ont parlé d'un espoir: celui de voir les leurs reprendre en main leur destinée.

Au-delà du contenu de ces échanges, parfois difficiles, la contribution majeure de l'événement est de nous avoir rendu ces peuples visibles, d'avoir aussi fait que, durant de longues heures, leurs langues algonquiennes aient résonné entre les murs de cet édifice du centre-ville. À la condition que le tout soit bien préparé (traduction simultanée, etc.), un tel contact direct demeure,

dans ce genre de dossier, un élément tout à fait indispensable. Il faut féliciter le *Mouvement québécois contre le racisme* d'en avoir pris l'initiative.

Que dire de l'absence à peu près totale des média montréalais qui, pour une fois, n'auraient eu qu'à se déplacer de quelques coins de rue pour faire écho aux analyses autochtones de la situation? Pourtant, quelques jours seulement auparavant, ils avaient tous rapporté à la une les conseils référendaires donnés par le Premier ministre Trudeau, à la *Première Conférence constitutionnelle des Nations autochtones* tenue à Ottawa; lors de cette rencontre des 2 et 3 mai à Montréal, les Attikamek et les Montagnais, à l'instar de la grande majorité des nations autochtones du Québec, ont répété qu'ils s'abstiendraient de prendre parti dans ce qui leur apparaît comme une querelle entre immigrants.

Quand l'actualité se sera dégorgée du contentieux Québec-Ottawa, il faut espérer que notre imaginaire socio-politique permettra la prise en considération de la présence de ces nombreux peuples autochtones qui nous ont précédés sur ce continent, qui sont encore là malgré tous les efforts consacrés à les en arracher, et qui, selon toute vraisemblance, sont à nos côtés pour plusieurs générations à venir.

Rémi Savard

LA JUSTICE UN PROJET À RÉALISER

par Jean-Paul Saint-Amand

Travailler pour la justice. De plus en plus de chrétiens reconnaissent dans cette tâche une dimension fondamentale de leur foi. Nous y sommes d'ailleurs poussés par nos évêques, qui nous parlent d'une "société à refaire" et insistent pour souligner qu'après le référendum il faut encore "construire ensemble une société meilleure". Mais à quoi ressemblerait cette société de justice à la construction de laquelle nous voulons collaborer? Et quelles exigences personnelles, quelles tâches collectives ce projet entraîne-t-il pour les chrétiens militants?

Jean-Paul Saint-Amand, de l'équipe nationale du Mouvement des travailleurs chrétiens, expose ici en termes directs et concrets ce qu'implique la réalisation de ce projet de justice.

Dans un premier temps, je raconterai dans quel monde je souhaiterais vivre. Pour qu'une société soit juste au niveau économique et politique, que devons-nous y trouver? C'est important de préciser notre projet de société, car c'est cela qui nous tire par en avant. C'est important de savoir ce qu'on veut si on veut évaluer nos progrès ou nos reculs. Ce que je souhaite est issu de l'analyse que je fais de notre société. Ce n'est pas neutre et c'est critique.

Deuxièmement, je recenserai cinq attitudes qu'on doit trouver chez un militant qui veut agir pour l'avènement d'une société. Ces attitudes m'apparaissent comme des exigences, des conditions, des pré-requis pour la réussite du projet de société.

Finalement, j'identifie au niveau du "que faire" des indications, des orientations à réaliser pour en arriver un jour à obtenir cette société.

Le monde où je souhaiterais vivre

J'aimerais vivre dans un monde où il ne serait plus possible de faire la charité car il serait sans pauvre. Un monde où il n'y aurait plus de riches, de dominants et de dominés. Un monde sans classes sociales.

J'aimerais vivre dans un monde où la fin de la société ne serait plus la recherche du profit, de l'argent, mais la satisfaction des besoins de tous les hommes. Un monde où l'ensemble des services de la société serait accessible à tous. Un monde où tous les hommes seraient reconnus comme des personnes et non comme des objets ou des matériaux qu'on peut mettre de côté quand ils ne sont plus utiles et rentables. Un monde où il y aurait sécurité d'emploi et des revenus satisfaisants pour tous.

J'aimerais vivre dans un monde où les conditions de

travail seraient humaines et favoriseraient une vie familiale équilibrée. Pensons aux nombreuses familles ouvrières qui subissent les conséquences néfastes du travail de nuit et du travail sur les "chiffres".

Dans ce monde le travail à la chaîne tel qu'il se pratique actuellement serait éliminé. Il n'y aurait plus de vitesses folles. À Québec Poultry il passe sur la chaîne 6000 poulets à l'heure et les travailleurs ont six secondes pour faire neuf opérations sur chacun. La moitié sont handicapés.

Dans ce monde le temps des travailleurs ne serait plus limité pour aller aux toilettes. Dans ce monde on se préoccuperait de procurer à chacun un travail qui lui permettrait de se développer physiquement et intellectuellement.

J'aimerais vivre dans un monde où la femme aurait des droits égaux à ceux de l'homme. Un monde où ton courrier ne serait pas volé. Un monde aussi qui te permettrait d'avoir des organisations autonomes sans ingérence de l'État, et sans surveillance de la police. Un monde où la torture serait éliminée, et qui permettrait à tous d'avoir le cas échéant un procès régulier.

Nous devons viser à changer notre société, et lorsqu'elle sera changée, il faudra encore la changer... Aucun système politique et économique ne doit être absolutisé. Il y aura toujours des formes d'exploitation et de domination qu'il faudra combattre.

J'aimerais vivre dans un monde où les lieux d'expression et de critique seraient favorisés. Un monde qui te permettrait d'avoir un logement convenable et suffisamment grand pour tes besoins. Un monde qui permettrait un accueil sans discrimination aux immigrants. Un monde qui ne te forcerait pas à couper sur la qualité de la nourriture à cause de l'augmentation du coût de la vie.

J'aimerais vivre dans un monde où le pouvoir économique et politique serait dans les mains du peuple et au service du peuple. Un monde où le rôle de l'État serait d'abord de voir à ce que tous puissent avoir accès aux mêmes droits. Un État qui défendrait le plus petit contre le plus fort.

Chacun de nous pourrait continuer de préciser ce projet de société. C'est quelque chose qui est peu fait au Québec. C'est de plus en plus important de le faire. C'est collectivement aussi que cela doit se faire.

Des attitudes intérieures pour un militant

Mon espoir pour que se réalise un jour cette société juste et nouvelle repose sur "les militants". Il ne suffit pas toutefois d'être actif dans une organisation pour être considéré comme militant et pour travailler à l'avènement de ce projet.

La façon d'être présent dans nos engagements est très importante. Nous devons essayer, si ce n'est pas déjà fait, de trouver en nous les cinq attitudes de base. Nous devons également les cultiver et les améliorer.

La première consiste à **faire confiance à l'homme**. Il faut croire profondément que les Québécois et que l'ensemble des peuples en arriveront à se libérer, et à se donner une structure de société qui correspondra à leurs intérêts véritables. La confiance en l'homme est à la base de tout engagement authentique. Faire confiance, c'est une manière de dire son espérance pour une société meilleure.



La neutralité n'est pas possible. Ne rien faire, c'est se faire complice du plus fort.

Cette confiance doit se traduire en petits projets dans notre milieu. Si la coopérative de consommation à St-Hyacinthe a vu le jour, et qu'elle dure déjà depuis trois ans, c'est d'abord parce que des hommes et des femmes ont fait confiance à leurs possibilités, et à celles des autres. Ceci s'est réalisé à contre-courant, car plusieurs n'y croyaient pas. "Ça ne marchera pas à St-Hyacinthe".

La seconde attitude consiste à **n'être jamais satisfait**. Nous devons nous réjouir de nos succès mais nous ne pouvons pas prétendre que nous sommes enfin arrivés. Que nous avons réalisé pleinement notre projet.

Nous devons viser à changer notre société, et lorsqu'elle sera changée, il faudra encore la changer et ainsi de suite. Aucun système politique et économique ne doit être absolutisé. Je pense qu'il y aura toujours des formes d'exploitation et de domination qu'il faudra combattre. Il y aura toujours des tendances à l'exploitation, c'est-à-dire des hommes essaieront toujours de mettre d'autres personnes à leur service.

Avoir dans nos engagements une **attention spéciale aux plus pauvres** est une attitude fondamentale. C'est très important, car les changements en profondeur pour l'avènement d'une société juste proviennent des exploités et des pauvres non des riches.

Une illustration remarquable de cette affirmation est que toutes les revendications essentielles qui ont été obtenues dans l'histoire de la classe ouvrière furent "arrachées" aux patrons et non données par eux.

Cette attention aux plus pauvres ne doit pas être seulement stratégique. Nous devons éviter de tomber dans le piège d'utiliser des hommes et des femmes pour réaliser nos objectifs. Les personnes qui agissent avec nous ne sont pas des outils. Un des dangers est de faire toujours appel à ceux qui sont efficaces et rapides pour réaliser certaines tâches et responsabilités. Dans un certain sens nous pourrions en arriver à faire comme les capitalistes. Notre projet de société est un moyen, une route pour réaliser notre finalité: le bonheur de tous les hommes. Cette attention spéciale aux plus pauvres est également pour le chrétien une exigence très forte qui est demandée par Jésus-Christ.

Une quatrième attitude de base qu'on doit trouver chez le militant est de **chercher toujours à être efficace**. C'est vrai également pour le chrétien. L'important, contrairement à ce qu'on a appris dans notre instruction religieuse, n'est pas seulement d'avoir de bonnes intentions. Les objectifs qu'on vise doivent se réaliser et nous devons prendre les moyens en conséquence. Comme Moïse, nous devons être efficaces pour réaliser la libération de tous ceux qui sont exploités.

Nous devons chercher à éliminer les causes des problèmes et non seulement les conséquences. Si un enfant tombe dans un escalier parce que la marche est brisée, il ne suffit pas "seulement" de consoler, et de soigner l'enfant, mais de réparer la marche pour éviter que d'autres personnes ne tombent.

Finalement, je pense qu'il est essentiel d'avoir dans nos engagements la préoccupation de **développer une conscience de classe**. Plusieurs ouvriers n'ont pas réalisé qu'ils avaient les mêmes intérêts. Que les causes de leurs problèmes étaient liées à l'organisation de notre société. Que les solutions pour s'en sortir efficacement devaient être collectives.

Des tâches à réaliser

Nous sommes invités à réaliser des tâches importantes si nous voulons en arriver un jour à réaliser cette société qu'on veut différente et donc juste. Nous devons les comprendre comme des orientations, des indications. Ce qu'on doit faire dans le quotidien, c'est à chacun de le trouver à partir de sa réalité et de son milieu.

D'abord, il faut **s'engager dans des luttes et des organisations concrètes de notre milieu**, si ce n'est pas encore fait. C'est le premier pas. Le plus important. Il faut par-

ticiper à l'histoire qui se construit. Il faut rejoindre les autres militants qui sont déjà à l'oeuvre. Pour trouver un lieu d'engagement et pour aider à assurer une présence de qualité, il est utile de répondre aux deux questions suivantes:

1. Où est le mouvement ouvrier dans mon coin et comment pourrais-je me solidariser avec lui pour faire progresser ses luttes?
2. Comment, à partir de mon travail, de ma réalité, puis-je participer à faire avancer la libération des exploités?

Une autre tâche consiste à **favoriser toujours la naissance de nouvelles organisations, de nouvelles luttes**. Il faut faire reculer l'exploitation sur tous les fronts, dans tous les domaines. Des luttes doivent naître sur tous les terrains.

À St-Hyacinthe, après avoir mis sur pied la coopérative de consommation, ce fut la coopérative d'habitation, un comité de solidarité aux luttes ouvrières, et actuellement, c'est une coopérative funéraire qui est le bébé naissant. Ceci vient s'ajouter aux syndicats, à un rassemblement de femmes sur la condition féminine, à un comité de citoyens, à un rassemblement de jeunes travailleurs, etc. Favoriser "de nouvelles naissances" c'est participer à construire et à faire progresser le mouvement ouvrier.

Une troisième tâche liée à celle-ci consiste à **être présent à des actions de solidarité dans le milieu**. Il ne faut pas se limiter à agir seulement dans son organisation ou son projet. Le mouvement ouvrier a besoin de la solidarité de tous ses membres et de toutes les organisations ouvrières pour faire progresser certaines luttes et certains objectifs. Il y a des appuis occasionnels que nous devons apporter.

Concrètement, ça peut exiger de signer une pétition contre une loi matraque, d'aller marcher avec des travailleurs sur une ligne de piquetage, de participer à des manifestations de solidarité comme celle du 1^{er} mai. C'est à chacun d'être attentif à tous ces appels concrets. La solidarité avec le mouvement ouvrier passe aussi par là.

Quatrièmement, il faut **changer déjà dans nos organisations les rapports entre les hommes**. Ça implique aussi les rapports qui existent entre hommes et femmes. Il est important d'essayer de traduire aujourd'hui notre projet de société dans nos organisations. La démocratie, la fraternité, la participation aux décisions importantes doivent être réalisées aujourd'hui ou en voie de réalisation dans nos projets.

C'est important car ce qu'on vit aujourd'hui dans un petit projet donne le goût de le vivre à la grandeur de la société. Ce qu'on vit déjà aussi sert à démontrer que c'est du possible. Le fait que d'autres militants avaient réussi à mettre sur pied des coopératives dans d'autres villes fut très stimulant et motivant pour tous ceux et celles qui construisaient à St-Hyacinthe des projets semblables. À plusieurs reprises dans les rencontres d'information, il était dit: "Ça réussit ailleurs, donc c'est possible ici aussi".

Chercher à changer les rapports dans les organisations, c'est aussi faire un effort de cohérence. À la Coop de consommation de St-Hyacinthe plusieurs militants ont la conviction que le pouvoir doit être dans les mains des travailleurs. Cette coopérative est composée majoritairement de familles ouvrières. Une faible minorité "d'aliés" en fait partie. Toutefois, c'était cette minorité qui était en majorité sur le Comité d'administration. Suite à une analyse et après avoir exposé leur point de vue à l'assemblée générale, des membres ont démissionné. Des travailleurs ont été élus sur le C.A.

Il faut avoir des organisations qui renversent le schéma sur lequel repose l'entreprise privée. Si nous comparons la nature et la structure d'une entreprise privée à une coopérative de consommation, nous obtenons ceci:

ENTREPRISE PRIVÉE	COOP DE CONSOMMATION
Association de capitaux	Association de personnes
VISANT le profit maximum	VISANT satisfaction des besoins des hommes
APPARTENANT au plus riche	APPARTENANT à tous les membres
AYANT tous les pouvoirs	AYANT droits égaux de décision

Une cinquième tâche consiste à **être là où se prennent les décisions**. Pour celui ou celle qui cherche à être efficace, c'est une façon de l'être. Lorsque tu es mécontent de certaines orientations et décisions à l'intérieur d'une organisation où tu es engagé, tu te dois d'être présent aux assemblées générales et autres lieux nécessaires pour faire valoir ton opinion. Ceci est vrai également d'une façon plus globale aux niveaux économique et politique.

Une tâche aussi que nous devons réaliser est de **contester** lorsque ça se présente **les fausses solutions qui nous sont présentées pour s'en sortir**. Les modèles de réussite qui nous sont donnés à l'école, à la T.V. et dans plusieurs échanges. C'est la **promotion individuelle**. Si tu es intelligent, débrouillard et un peu chanceux, tu peux "arriver".

Une autre fausse solution est le **dépannage ou l'aumône**. Je ne suis pas contre le fait de dépanner et de soulager la misère, je suis contre le fait de présenter ceci comme étant la solution importante et véritable à la pauvreté dans le monde. Ce qu'il faut d'abord viser, ce n'est pas de dépanner les pauvres mais de chercher à ce que la société ne fabrique pas de pauvres.

Une solution fausse aussi est **celle du consensus social**. Je ne crois pas que les injustices s'élimineront si on regroupe des travailleurs, des patrons et des représentants gouvernementaux. L'organisation de la société qui fabrique les classes sociales que nous connaissons fait en sorte que les intérêts des patrons et des travailleurs sont opposés et irréconciliables. De plus, l'histoire du mouvement ouvrier a démontré que l'État n'était pas neu-

tre malgré ses dires, et qu'il défendait en pratique les intérêts des patrons.

Une solution fausse également est la prière présentée et vécue comme formule magique. On laisse entendre et croire aux gens que la solution aux problèmes de ce monde est contenue dans la prière. Tu seras exaucé si tu pries "fort". Si tu restes avec ton problème de maladie ou de chômage, c'est parce que tu n'as pas prié avec assez de ferveur, ou bien c'est parce que Dieu veut t'éprouver. D'ailleurs il fait cela à tous ceux qu'il aime profondément. De toute façon, tu peux te réjouir quand même car tu auras le bonheur (la solution) dans l'au-delà. Cette fausse solution qui provoque toutes sortes de prières anti-chrétiennes favorise le désengagement, une fuite des responsabilités, et une non-prise en charge de ses problèmes.

Une dernière fausse solution que j'aimerais communiquer c'est la solution de l'unité des chrétiens. Au Québec et dans le monde nous devons viser à l'unité de tous ceux qui sont exploités, dominés et exclus. Il ne faut pas perdre de vue que parmi "les chrétiens reconnus officiellement" il y a des exploités. Nous ne pouvons pas demander à un travailleur d'être uni avec quelqu'un qui l'écrase tous les jours. C'est demander à des gens de vivre en dehors de la réalité. Les chrétiens, c'est-à-dire ceux qui ont accepté "en pratique" de participer à l'action de Dieu dans l'histoire, doivent s'unir, c'est vrai, mais contre leur ennemi commun qui est le système capitaliste, et contre ceux qui veulent le maintenir ainsi. Nos ennemis, surtout au Québec, ne sont pas les marxistes, mais les capitalistes.

Une septième tâche consiste à favoriser des changements de mentalité et d'attitude, de manière qu'elles ne soient pas démobilisantes.

Il faut chercher, par exemple, à faire comprendre que la neutralité n'est pas possible. Que vouloir ne rien faire, c'est se faire complice du plus fort. Que les plus forts dans notre société, par conséquent, ne sont pas les organisations ouvrières.

Certains aussi, avant de se solidariser avec une lutte, aimeraient que les situations soient pures et sans tache. Ce n'est pas possible. Je crois que pour certains cette attitude est une excuse pour éviter de se mouiller. Malgré les imperfections, les faiblesses d'analyse, les informations incomplètes, nous devons prendre parti malgré tout. Il faut courir le risque de se tromper. Nous pouvons nous tromper dans le choix d'une action ou d'une stratégie, mais non dans la défense "du faible" contre "le fort". Nous devons avoir un "a priori spontané" pour les luttes du mouvement ouvrier.

Cette attitude se rencontre parfois aussi lorsque nous devons côtoyer et même militer avec des marxistes-léninistes. "Je ne milite pas là, il y a des marxistes". Il n'est pas nécessaire d'être d'accord avec tout ce qu'un homme pense pour travailler avec lui.

Il faut aussi chercher à faire accepter la vérité d'où qu'elle vienne. Si ça vient d'un marxiste-léniniste, c'est faux. Si c'est d'un ouvrier, c'est super-formidable. La vérité est la vérité.

Pensons aussi à de mauvaises interprétations de textes bibliques. Particulièrement, ces deux-ci: "Les pauvres vous les aurez toujours avec vous" a souvent encouragé l'acceptation de la pauvreté. "Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu" a souvent entraîné le désengagement politique.

Une huitième tâche consiste à bâtir une unité et une solidarité internationale. Il faut comprendre que seul, comme individu et comme peuple, on ne s'en sortira pas. Notre destinée est liée à celle de tous les autres peuples. Ceux qui nous exploitent ici au Québec sont les mêmes qui exploitent ceux qui vivent dans les autres continents.

Le militant et également le chrétien (qui est finalement je pense la même personne) n'a pas de territoire. Ses frères et soeurs sont les exploités de tous les peuples, et leurs ennemis sont aussi ses ennemis.

Cette unité et cette solidarité internationale passent concrètement par l'appui apporté aux actions des groupes à caractère international comme Développement et Paix, Secrétariat Québec — Amérique Latine, etc. Cette tâche se réalise aussi lorsqu'on cherche à informer et à faire réfléchir les gens d'ici sur la réalité internationale. Nous devons chercher à intégrer cette dimension dans nos lieux d'engagement.

Comme dernière tâche je vous propose, si ce n'est déjà fait, de vous donner un groupe de réflexion et d'analyse. C'est important car nous devons constamment améliorer notre analyse de la société. C'est important de toujours mieux comprendre: ce qui aide d'ailleurs aussi à être plus efficace. Pour réaliser cette réflexion, tous les outils d'analyse peuvent et doivent être utilisés.

Dans ces rencontres, la vie et les actions doivent avoir une place privilégiée. Nous devons essayer d'y identifier les obstacles et les progrès réalisés par le mouvement de libération. C'est important de connaître nos échecs pour en tirer des leçons. C'est également important de s'arrêter sur nos victoires car elles sont la nourriture de base de notre espérance.

En conclusion, je dirais que chercher à réaliser ce projet de société, et les tâches ci-haut mentionnées, c'est risquer la marginalisation. Dans l'Église et pour plusieurs dans la société, tu risques d'être "classé" comme communiste, un dangereux, quelqu'un qu'il faut éviter. Parce que tu es militant chrétien, tu te fais classer aussi par des marxistes comme un "pas correct" et même un aliéné parce que tu crois encore.

Je crois que c'est le risque à courir actuellement si on veut être fidèle à la classe ouvrière et à Jésus-Christ.

Ce qui m'aide à maintenir mon engagement, c'est ma conviction que Dieu nous a promis qu'on y arrivera un jour à cette société nouvelle. C'est la conviction aussi que Jésus-Christ est agissant dans le mouvement de libération.

Je crois à cette présence de Dieu à chaque fois que je rencontre des hommes et des femmes qui agissent gratuitement pour que tous les hommes soient heureux, et pour qu'on en arrive à vivre dans un monde juste. Tant qu'il y aura des militants, il sera permis d'espérer pour un monde meilleur.



LES "MIRACLES" DE LA JEUNESSE OUVRIÈRE

par Marcel Arteau

"Nous, on fait des miracles à tous les jours car, comme Jésus, nos actions ouvrent les yeux des aveugles et c'est là finalement notre motivation pour continuer." Lancée par un des responsables de la Jeunesse ouvrière chrétienne (JOC) lors du grand rassemblement du 15 mars dernier à Montréal, cette phrase semble bien exprimer la tradition d'un mouvement presque cinquantenaire et évoquer plus directement ce qui se vit au Québec depuis trois ou quatre ans.

Bien entendu, quiconque connaît un peu la JOC aura compris qu'il s'agit là d'une image pour suggérer le cheminement que font les jeunes travailleurs dans ce mouvement. Mais quand on y regarde de près, on se demande si la réalité ne rejoint pas un peu la fiction...

De l'isolement

à la solidarité

Michel, un jeune travailleur de Hull, ne s'est pas gêné pour décrire ses loisirs "d'avant la JOC": toujours la même bière, tous les soirs, toutes les fins de semaine, avec les mêmes chums, à la même brasserie et pour parler des mêmes sujets: femmes, argent, auto. "Mais après avoir rencontré des gens de la JOC, on a commencé à organiser des fêtes entre nous, à mieux se connaître. Ensuite, on a voulu aller plus loin. Des gens sont venus nous parler de leurs conditions de vie; devenus solidaires, nous avons dénoncé l'injustice subie par les travailleurs du raisin et de la salade en Californie: ce fut ma première expérience de piquetage!"

"Il y a eu d'autres événements marquants, continue-t-il courageusement devant six cents camarades bien attentifs. Pendant des camps de fin de semaine, on parlait de notre situation au lieu de boire. On a eu la chance aussi de rencontrer de jeunes Français avec qui on a réfléchi sur la foi chrétienne et le mouvement ouvrier. J'ai découvert alors que le 1er

mai était la fête des travailleurs; je ne le savais pas... J'ai découvert aussi que les grèves, les manifestations, sont des luttes pour la justice qui ne se font pas seul mais avec les autres".

Témoignage parmi tant d'autres que l'on peut entendre de nouveau en questionnant l'un ou l'autre des mili-

vailleurs qui étaient perdus dans la société et qui se regroupent ensemble pour mieux s'aider!"

Miracle aussi quand on considère que ce mouvement, jadis chef de file en Action catholique, ne comptait plus qu'une quinzaine de membres au Québec en 1974-75! Ils étaient plus de 600 au rassemblement et on



Pas assez à gauche parce que chrétienne, mais pas assez chrétienne parce que un peu à gauche!

tants. "J'ai commencé à avoir de vrais amis et à sentir une solidarité autour de moi quand j'ai connu la JOC", disait Hélène, de Black Lake. "Embarquer dans la JOC, de renchérir Benoît, de Châteauguay, ça m'a donné le goût de faire quelque chose pour le monde comme moi, d'essayer de me tenir debout. La grande valeur que j'expérimente, c'est la solidarité". "Avant, j'étais seule, explique Francine, de Québec, et je ne faisais que travailler. Mais je me rends compte que dans la vie il y a autre chose: vivre avec les autres, apprendre à les connaître en pensant qu'eux aussi ont leurs problèmes et qu'on peut s'aider mutuellement à se libérer".

Voilà ce qui est appelé "miracle" en JOC. Et quand on les voit tous ensemble, comme ce samedi de mars, on se souvient rapidement de cette définition donnée par un jeune: "La JOC, c'est la réunion des jeunes tra-

compte maintenant 45 équipes réparties dans 10 régions. Ces gars et ces filles de 16 à 25 ans travaillent dans des usines, des bureaux, des hôpitaux, des restaurants. Ou ils sont sans emploi... Le tiers sont des étudiants du secteur professionnel. Renaissance prometteuse après une crise interne qui, somme toute, ne fut pas étrangère à celle que l'Église et l'ensemble de la société ont connue au tournant des années 60-70.

Maintenant renouvelée, la voilà partie en guerre contre l'isolement, situation problématique que les jeunes ont identifiée. Car ils éprouvent, semble-t-il, le sentiment d'être inutiles, d'être bons à rien dans cette société qui marginalise et culpabilise vite les sans-diplôme et les sans-travail. D'où l'orientation de leurs actions depuis deux ou trois ans: se regrouper d'abord pour parler d'eux.